



>>> Muriel Diallo, entre réalisme et merveilleux

Peintre et écrivain, l'Ivoirienne Muriel Diallo a publié trois romans pour jeunes aux éditions CEDA : Hamid le petit porteur, Le peintre maudit et Le fils de l'aurore. Entretien avec cette artiste qui est "en permanence en train d'écrire dans sa tête".

Cécile Lebon : Muriel Diallo, vous êtes avant tout une plasticienne. Comment s'est fait le passage à l'écriture ? Qu'est-ce qui vous a poussé à vous exprimer par le biais de l'écriture, en plus de la peinture ?

Muriel Diallo : Ce passage à l'écriture est difficile à expliquer ; en fait, je dirais qu'il s'agit plus d'un concours de circonstances. Depuis que je suis toute petite, j'aime raconter des histoires et je lis énormément. En 1988, les éditions CEDA ont organisé un concours de littérature jeunesse intitulé "Raconte-moi une histoire" ; j'y ai participé et c'est comme ça que mon premier texte, *Hamid le petit porteur*, a été publié. Et puis quatre ans plus tard, j'ai reçu le Prix Jeunesse du "Grand prix littéraire de Côte-d'Ivoire". Cela m'a encouragé et j'ai donc continué à écrire.

C. L. : Pourquoi avoir choisi de vous adresser en premier lieu à un public jeune, plutôt qu'adulte ?

M. D. : Lorsque j'écris, je ne choisis pas mon public, j'écris tout d'abord pour moi. C'est mon éditeur qui a publié mes textes dans une collection jeunesse. En ce qui me concerne, je ne suis pas pour cette catégorisation auteur jeunesse, auteur adulte... En ce moment, par exemple, je travaille sur un roman pour adultes ; il s'agit d'un texte, "*Prisonnières du sang*", qui relate l'histoire des femmes de ma famille. J'ai aussi dans la tête une nouvelle histoire pour les plus jeunes, celle d'une petite fille qui s'appelle "Sans façon" et qui vit sur un dépotoir. Un jour, un bonhomme de papier surgit et la compare à une fleur... Je suis à la recherche d'un éditeur pour la publier, accompagnée d'illustrations en couleur.

C. L. : L'histoire de "Sans façon" est, comme l'ensemble de vos livres, fortement ancrée dans la réalité, une réalité souvent très dure. Vos héros sont orphelins, livrés à eux-mêmes, réduits à mendier et à vivre dans la rue. Vous évoquez également les terribles sécheresses du Sahel, la drogue, l'exil... C'est important pour vous de donner à voir cet aspect de la réalité ?

M. D. : Tout a commencé à partir d'une remarque de mon fils de trois ans ; nous étions arrêtés à un feu rouge, et il a remarqué les enfants, abandonnés, dans la rue. Il m'a demandé ce qu'ils faisaient là, j'ai donc dû lui expliquer cette réalité des enfants des rues. Je ne pouvais pas la lui cacher. Dans mes livres, j'ai aussi envie de décrire, d'ouvrir les yeux sur ce qui se passe autour de moi. C'est, d'une certaine façon, forger la jeunesse, l'amener à comprendre et à aller vers l'autre. Et puis, c'est vrai que j'ai une prédilection pour les gens de la rue, les gens simples, en marge ; mes personnages, en littérature comme en peinture, s'appellent "Sans façon", "Mis à part"... En fait, mon inspiration provient toujours d'une émotion ; je ne choisis pas vraiment mes thèmes et mes personnages. J'ai un choc et tant que je ne ressens pas ce choc, je ne peux pas écrire. Après, tout va très vite.

C. L. : Dans *Le fils de l'aurore*, vous ébauchez une critique de l'Occident. C'est une façon pour vous de mettre en garde les jeunes qui rêvent d'un ailleurs, de l'autre côté de la Méditerranée ?

M. D. : Ce que je souhaite leur dire, c'est : si vous voulez quitter votre pays, allez-y mais soyez conscients de votre propre richesse. Les jeunes doivent se rendre compte qu'ils sont africains avant tout. Et même si l'Afrique n'est présentée la plupart du temps que sous un côté très sombre, il ne faut pas oublier les choses formidables qu'elle porte en elle. Et il faut que les jeunes se considèrent comme des témoins de cette autre Afrique, plus heureuse, des survivants des époques plus fastes. Par ailleurs, lorsqu'on dit "départ", il est nécessaire d'entendre "échanges" et "rencontres". Les jeunes qui quittent leur pays doivent se connaître, connaître leur histoire pour la partager et échanger avec tous ceux qu'ils vont croiser sur leur chemin. Il est question de savoir qui l'on est et, en quelque sorte, de ne pas se perdre, de ne pas être dans une réception passive d'une autre culture.

C. L. : Dans *Le fils de l'aurore* toujours, le désert occupe une place importante. Est-ce qu'il fait partie de votre propre histoire ?

M. D. : Oui, avec la savane et la forêt. De par ma famille, je dis toujours que je porte en moi ces trois éléments : forêt, savane et désert. Mon père est peul et ma mère vient d'un peuple de forêt. Cette double appartenance est vraiment

intéressante ; elle m'a beaucoup enrichie. J'ai tout d'abord beaucoup appris sur la forêt avec ma grand-mère maternelle ; c'est elle qui m'a fait aimer les contes. Et puis, lorsque j'étais étudiante, j'ai voulu en savoir plus sur la culture de mon père. J'y ai donc consacré mon mémoire de Beaux-Arts ; j'ai fait des recherches, j'ai rencontré des Peuls... Cela m'a fait énormément de bien.

C. L. : Malgré la référence à un contexte difficile et très concret, vos livres possèdent tous une part de merveilleux. Ce sont des contes modernes dans lesquels un élément magique intervient pour venir en aide au personnage. Comment concevez-vous, au sein de vos romans, cette tension entre la réalité et le merveilleux ?

M. D. : Je ne conçois pas la réalité, la vie sans le rêve. Sans le rêve, nous serions perdus... Dans mes livres, la part de rêve, le merveilleux est effectivement une sorte de coup de pouce pour les personnages. L'apparition de quelque chose qui n'était pas prévue, à laquelle on ne s'attendait pas, apporte une nouvelle fraîcheur, un nouveau départ dans l'histoire. Un peu, dans mon esprit, comme une intervention divine. Et puis le merveilleux, le rêve, est aussi un prétexte pour exprimer des choses que je ressens au plus profond de moi. Il s'agirait en fait de redéfinir les frontières entre rêve et réalité, de ce qui est réel pour les uns, et rêvé pour les autres...



Illustration de Muriel Diallo, dans son roman *Le fils de l'aurore*.

C. L. : Vous illustrez vos textes. Lorsque vous écrivez, vous pensez déjà aux illustrations ? Vous visualisez ce que vous écrivez ?

M. D. : Tout est très rapide à tel point que, lorsque je ressens le choc que j'ai évoqué tout à l'heure, il m'est difficile de m'asseoir, de prendre le temps d'écrire ! Mais toujours ce sont des images qui me viennent à l'esprit, plutôt que des mots. Lorsque j'ai rédigé *Le fils de l'aurore*, j'avais l'impression de regarder un film, d'avoir une feuille et de décrire par des mots les images qui défilaient dans ma tête. Bloquée dans mon élan, je dessinais pour bien apprécier l'environnement, essayer de voir le visage du personnage principal, comme pour essayer de le faire vivre pour qu'il me dise ce qui se passe après, pour qu'il me raconte son histoire.

Le dessin, avec ses couleurs, existe toujours avant l'histoire écrite et je le trouve d'ailleurs souvent plus beau que le texte.

C. L. : Dans *Le peintre maudit*, vous dites "Les pauvres voient en lui [le héros] une sorte de messie moderne car il incarne l'espoir". Pensez-vous que les écrivains jeunesse soient en quelque sorte ces "guides" auprès des jeunes ?

M. D. : Je pense en tous les cas que les écrivains n'écrivent pas pour rien. Lorsqu'un jeune lit, il est - et c'est vrai pour tout le monde - dans une position de solitude. Il se retrouve tout seul avec des personnages ; il est confronté à des situations qui lui parlent de la réalité, à des mots qui l'amènent à réfléchir, à se poser des questions. Cette confrontation intérieure qu'apporte la lecture et l'écriture est importante. L'audience d'un écrivain, le public qu'il touche et, qu'éventuellement, il a l'occasion de rencontrer directement, me paraît également important. Après avoir reçu la distinction Saint-Exupéry, je suis allée dans des classes en France ; les élèves n'imaginaient pas qu'il existe des enfants qui vivent et dorment dans la rue. Et puis, à côté de ça, un jour, au cours d'une interview à la télévision à Abidjan, un petit coiffeur de quartier a appelé et m'a dit qu'il avait un de mes livres dans son échoppe. Je me suis dit : c'est magique ! Je peux même toucher les enfants qui ne vont pas à l'école. Et c'est peut-être là que réside l'idée de l'écrivain-"conseiller", dans la force de l'écriture et dans la rencontre directe avec les lecteurs.